

DOMINIQUE GARCIA*

ÉCONOMIE ET RÉSEAU URBAIN PROTOHISTORIQUES DANS LE NORD-EST DU MONDE IBÉRIQUE (ROUSSILLON ET LANGUEDOC OCCIDENTAL) (VI-III^E S. AV. J.-C.)

This article proposes an approach to the economy of the North eastern Iberian area (Languedoc and Rousillon, France) from the study of urban structures and archeological finds.

The importance of the valleys and the site's topography (coastal and continental) are clearly shown.

Agriculture (cereals in particular) and craftwork (ceramic and metalwork) appear to have a proper trade structure and organisation. This demonstrates the Iberian insertion in the commercial world lead by Phoenicians, Etruscans and Greeks in the Northwestern Mediterranean area.

I. INTRODUCTION

“La ville ne peut être saisie uniquement à l’intérieur de ses limites. Elle n’est pas une création isolée. Elle est en relation, plus ou moins, avec l’espace qui l’entourne, d’autres villes, des espaces lointains éventuellement. Elle se présente, à des degrés variables, comme le lieu à partir duquel s’établit un contrôle territorial. Ainsi se développent les notions de réseau urbain ou d’armature urbaine”. Ces propos empruntés au géographe Marcel Roncayolo (1997, 29) sont certainement valables pour toutes les études urbaines mais ils prennent encore plus de poids pour la Protohistoire, phase durant laquelle aucun site ne semble avoir eu une totale autonomie politique et économique, et où seule la dynamique des réseaux paraît à même d’expliquer l’essor du processus urbain. J’ai récemment proposé une analyse des réseaux préromains en Gaule méridionale dans leur contexte de la Méditerranée nord-occidentale (Garcia, 2000), je m’attacherai ici à faire apparaître les particularités du réseau urbain nord-oriental du monde ibérique, d’*Emporion* à *Agathé*, et quelques pratiques économiques qui lui sont associées.

Auparavant, je présenterai l’environnement topographique des agglomérations protohistoriques. On ne traitera pas ce thème site par site, comme si chaque agglomération accrochée à une position topographique portait en elle-même les raisons de son développement mais au contraire avec la conviction que la ville ne peut être saisie uniquement à l’intérieur de ses murs et que les liens qu’elle entretenait avec son terroir,

son territoire et, plus largement, d’autres agglomérations étaient vitaux. Pour ce faire, j’ai distingué deux grands ensembles: les sites littoraux ou sub-littoraux et les sites de vallées ou de bordure de bassin, généralement placés en marge de plateau ou de piémont. Par définition, quelques sites font exception à ce classement élémentaire. Ce sont en particulier des agglomérations de surface réduite, placées près de lieux de productions spécifiques comme les mines¹.

II. L’ENVIRONNEMENT DES AGGLOMÉRATIONS PROTOHISTORIQUES

II.1. Les sites littoraux

Longtemps sous-estimés, a priori, pour leur aptitude au développement d’une économie agro-pastorale, les espaces deltaïques ou lagunaires comme les terroirs d’*Emporion*, Pech-Maho, Montlaurès, Béziers, Ensérune ou Agde et autres grandes agglomérations préromaines apparaissent aujourd’hui au regard des analyses archéologiques et paléo-environnementales comme des lieux propices². Les espaces deltaïques sont composés de deux milieux naturels intimement imbriqués: l’un aquatique (la mer, la lagune, le fleuve), l’autre terrestre. Ce dernier a de tout temps constitué un espace favorable à l’élevage et l’agriculture; c’est un terroir riche en ressources complémentaires. Ce type d’environnement varié est une constante dans l’habitat des communautés agro-pastorales méditerranéennes pour lesquelles la recherche de l’auto-

* Directeur-adjoint du Centre Camille-Jullian, UMR 6573 Université de Provence/CNRS, 5 rue du château-de-l’Horloge, BP

subsistance est un élément essentiel. Cette quête est peut-être encore plus nécessaire aux sites qui marquent la phase de sédentarisation du premier âge du Fer. Les modes de vie ne sont pas brutalement modifiés et les terroirs investis pour une installation durable sont ceux qui pouvaient allier tous les avantages espérés par ces populations à l'économie en mutation: espaces favorables à l'élevage, la cueillette, l'agriculture, la pêche, l'approvisionnement en eau et en matériaux de construction... Les caractéristiques naturelles de l'environnement proche —de l'*humland*— de ces sites étaient telles qu'elles pouvaient "accompagner" les communautés dans cette mutation et favoriser l'épanouissement du noyau humain. Le fait que les sites littoraux et plus précisément ceux placés non loin de l'embouchure des fleuves, voire même dans leur delta, correspondent aux agglomérations qui connaîtront le plus souvent une grande prospérité, ne peut être attribué au seul développement de pratiques commerciales: il y avait là des potentialités agro-pastorales indéniables.

II.2. Les agglomérations des vallées

Dans l'arrière-pays, en bordure des vallées ou dans les piémonts du Massif Central, ou des Pyrénées, l'implantation générale des sites revêt un caractère très classique en milieu méditerranéen, les agglomérations villageoises pratiquant une agriculture de type "jachère et culture attelée légère" (Mazoyer et Roudart, 1997, 217-258): les terroirs s'organisent en gradins de la bordure du fleuve jusqu'aux plateaux ou aux avant-monts. Dans les vallées du Roussillon ou du Languedoc occidental, les types de terrains englobés dans les territoires de la plupart des agglomérations de hauteur sont variés et complémentaires. On retrouve généralement des portions de plaine alluviale ou de fond de vallées probablement vouées aux pratiques cynégétiques et à l'élevage des bovins, des terrasses moyennes favorables à l'agriculture et des plateaux aux sols légers propices à la céréaliculture et à l'élevage ovin, bordés de zones plus accidentées et sans doute boisées, exploitées pour la cueillette et le pacage des suidés. Ce type d'implantation n'est pas spécifique à cette région mais bien à la totalité du domaine méditerranéen. Pour la Péninsule ibérique, le pourcentage donné par Pierre Moret (1996, 63) est particulièrement éloquent: 73,2 % des terres cultivables du terroir théorique d'un site se trouvent à moins de 1 km de l'agglomération.

II.3. Des positions géographiques équilibrées

Ces deux tableaux, rapides, mériteraient d'être affinés en s'appuyant sur des études pluridisciplinaires —encore trop peu nombreuses—; ils ont toutefois l'intérêt de mettre en exergue une implantation équilibrée de l'habitat du nord-est du monde ibérique. Cet état, en complète rupture par rapport à la situation rencontrée à la fin de l'âge du Bronze et au début de l'âge du Fer, illustre clairement le passage des sociétés indigènes à une économie agro-pastorale de type méditerranéen. Les habitats peuvent alors être considérés comme une série de communautés indépendantes pouvant satisfaire de

façon convenable leurs besoins. La répartition spatiale des sites, telle qu'elle peut être observée à partir de nombreuses études régionales, présente un caractère homogène, celui de sites placés régulièrement le long des vallées, de l'embouchure des fleuves (où se trouvent le plus souvent les sites les plus étendus), vers l'arrière-pays (où le nombre d'agglomérations régresse lorsque les vallées deviennent encaissées). Les plateaux, même de basse altitude, et les régions de moyenne montagne apparaissent sensiblement moins occupés si ce n'est sur leurs bordures.

III. LE RÉSEAU URBAIN

Antérieurement au VI^e s. avant J. C., les gisements ne sont pas des points fixes de peuplement soumis entre eux à des relations d'échanges mais plus probablement des lieux fréquentés par des populations encore peu sédentarisées, se déplaçant régulièrement. Les sites, de dimensions réduites, occupent des terroirs très différents, des plateaux de l'arrière-pays à l'espace lagunaire selon une répartition qui ne reflète guère l'existence d'un réel réseau urbain: son développement aurait été freiné par des structures sociales peu développées et les activités commerciales inexistantes. Le mode de gestion agraire n'a permis ni d'optimiser les ressources des terroirs environnants, ni l'émergence d'agglomérations sédentaires. Localement, on peut toutefois envisager la présence d'ensembles polarisés à partir de centres proto-urbains comme Mailhac et Carsac. Ce n'est qu'à partir du VI^e s. avant J. C. que l'on peut tenter une analyse dynamique du réseau préromain.

III.1. À partir de la fin du VI^e s. et le Ve s. avant J. C.: l'application de la loi "espace-temps" à l'espace régional

La mise en place de ce réseau protohistorique s'est effectuée selon un double mouvement. Le premier est marqué par le regroupement des populations dans des habitats sédentaires qui occupent de façon privilégiée des espaces aux potentialités variées, généralement les bordures de piémont ou de vallées, voire l'embouchure des fleuves. Ces installations sédentaires traduisent l'adoption de nouvelles pratiques agraires accompagnées d'un essor démographique sensible. Le second mouvement est provoqué par l'activité commerciale méditerranéenne —phénicienne, étrusque mais surtout phocéenne— qui va renforcer le rôle des sites lagunaires et d'embouchures de fleuve en leur conférant un rôle économique, celui de centres d'échange et de gestion des produits (stockage, transvasement...). Ceci va entraîner les premiers mouvements de diffusion de produits, donc des flux de biens et de personnes entre le littoral et l'arrière-pays, le long des axes naturels de circulation, en particulier les vallées des principaux fleuves côtiers. Ces deux mouvements se traduisent par la création de nombreux sites, notamment dans le dernier tiers du VI^e s. avant J. C. Non loin du littoral, on notera la création de *Ruscino*, de Pech-Maho, de Montlaurès, de Béziers, d'Agde... Dans l'hinterland, les occupations sont nombreuses, notamment sur les hauteurs dominant les confluences de

ÉCONOMIE ET RÉSEAU URBAIN PROTOHISTORIQUES DANS LE NORD-EST DU MONDE IBÉRIQUE (ROUSSILLON ET LANGUEDOC OCCIDENTAL) (VI-III^e S. AV. J. C.)

confluences de rivières alors que l'intérieur des plateaux et les zones de semi-montagne paraissent très faiblement occupés.

La mise en place et l'équilibrage (phénomène de créations et d'abandons d'habitats) des axes de peuplement "intérieurs" et "littoraux" semblent régis par l'application implicite d'une loi universelle commune à tous les systèmes de peuplement, la loi "espace-temps" (Pumain, 1997). En effet, ces systèmes sont soumis à deux contraintes: l'une spatiale, l'obligation d'espacement ("deux constructions ne peuvent occuper la même place"; Raymond, 1981), l'autre temporelle, liée à la durée de déplacement nécessaire pour que l'interaction sociale puisse se réaliser. "C'est la durée qu'il est socialement acceptable de consacrer au déplacement, parmi les autres activités humaines, qui détermine deux échelles, deux niveaux dans l'organisation spatiale des systèmes de peuplement" (Pumain, 1997, 345): une échelle intra-urbaine et une échelle interurbaine.

La première échelle est associée à l'exploitation par les habitats sédentaires d'un terroir varié dont le rayon, à partir du centre de l'habitat, ne saurait dépasser une heure de marche, soit environ 5 km. Il s'agit bien entendu d'un modèle théorique —mais largement admis— qui, pour la Protohistoire, dans les régions où il a été appliqué, semble fonctionner. Dans le cadre de ma thèse (Garcia, 1993, 164-172) et dans l'étude que j'avais consacrée au territoire d'Agde (Garcia, 1995b), j'avais montré que dans la vallée de l'Hérault, de part et d'autre du fleuve et le long d'une partie de ses affluents, les habitats sont répartis selon des distances de 3 à 10 km tandis que leurs territoires théoriques —qui prennent généralement appui sur une partie de cours d'eau— occupent une surface de 15 à 20 km². Pour le Roussillon et le Languedoc, cela se traduit par l'image d'un peuplement régulier le long des vallées alors que les massifs sont très irrégulièrement fréquentés.

L'échelle interurbaine détermine un second niveau d'organisation spatiale. A ce niveau, c'est à peu près la durée d'une journée de voyage —soit environ 45 km— (ou d'un aller-retour selon les activités) qui détermine l'espacement entre les nœuds majeurs du système, ceux qui concentrent un certain pouvoir de décision, qui organisent l'activité commerciale, qui servent de relais sur des réseaux à grande échelle ou qui, par exemple, constituent des centres religieux.

C'est d'après cette échelle, qui tient bien entendu compte des contraintes géographiques, que semble avoir été organisé l'axe "littoral", celui qui devait relier les lieux d'échange situés en bordure des lagunes ou dans les basses vallées des fleuves. En effet, à l'ouest du Rhône, d'Est en Ouest, on constate que 40 kilomètres³ séparent Espeyran de Lattes, qu'il y a 45 km de Lattes à Agde, 22 d'Agde à Béziers, 24 de Béziers à Montlaurès, 18 de Montlaurès à Sigean, 25 de Sigean à Salses, 38 de Salses à *Ruscino* et 55 entre *Ruscino* et *Emporion*.

Ce type de distance journalière peut autant correspondre à une circulation terrestre qu'à la pratique du cabotage⁴. En effet, les données ethnologiques croisées avec celles des archéozoologiques nous montrent que la distance parcourue par

les chars à bœuf était d'environ 25 km par jour et que les voitures tirées par les chevaux étaient capables de faire un trajet quotidien d'une cinquantaine de kilomètres (Bökönyi, 1995, 69, fig. 31). Les données textuelles sur la navigation côtière dans l'Antiquité réunies par Lionel Casson (1971, 281 et suivantes) donnent des fourchettes de vitesse de 2 à 4 nœuds soit une cinquantaine de kilomètres par jour⁵. Ce type d'informations, fondées sur un nombre élevé d'hypothèses, ne peut qu'inciter à la prudence mais l'on soulignera de façon plus assurée la différence d'espacement —au moins du simple au triple— entre les "nœuds" des deux axes ("intérieurs" et "littoral") dont les mises en place reflètent effectivement des modes de fonctionnement différents.

La deuxième échelle peut, dans le cas des axes "intérieurs", se superposer à la première. Dans la vallée de l'Aude, les sites le plus abondamment touchés par le commerce méditerranéen sont également situés à 50 km en amont de Montlaurès. Au-delà de Carcassonne, dont l'*oppidum* marque la fin du cours navigable de l'Aude (Ropiot, 1999, Gasco à paraître), on retrouve encore du matériel importé, en moindre quantité, sur une cinquantaine de kilomètres (Passelac *et alii*, 1990). Dans la vallée de l'Hérault, le rayonnement direct (journalier) d'un voyageur, quel qu'il soit (un Grec d'Agde ou un intermédiaire indigène vivant ou œuvrant à partir d'un point de rupture de charge ou d'un relais situé dans la basse vallée de l'Hérault), n'a pu s'étendre au-delà de 25 à 50 km. C'est justement dans cette fourchette que sont situés les principaux *oppida* qui ont reçu des importations durant les VI^e et Ve s. avant J. C. (Garcia, 1990 et 1995).

III.2. Le nord-est du monde ibérique et les réseaux inter-régionaux

Certains tronçons de ces deux types d'axes méridionaux (les vallées de l'Aude et de l'Hérault; les sites littoraux) font partie intégrante de deux ensembles d'axes inter-régionaux, terrestres et maritimes, dont l'intensité et l'étendue ont varié avec le temps.

III.2.1. L'axe Aude-Garonne

L'un des principaux axes terrestres inter-régionaux est l'artère Aude/Garonne par le seuil de Naurouze qui relie la Méditerranée à l'Atlantique. S'il semble particulièrement actif à la fin de l'âge du Fer (Roman, 1983), il était déjà tracé de façon effective au VI^e s. avant J. C. (Passelac *et alii*, 1990; Séguier et Vidal, 1992). Occupant une superficie d'environ 7 hectares mais encore mal connu, l'*oppidum* de la Cité à Carcassonne "a dû cependant recevoir un approvisionnement soutenu [d'importations]" (Passelac *et alii*, 1990, 137). Trente-cinq kilomètres plus à l'intérieur des terres, l'*oppidum* de Sostomagus à Castelnaudary (Passelac, 1994), mentionné comme un relais par une source tardive (l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem), "a pu jouer un rôle de redistribution" (Passelac *et alii*, 1990, 137) et constituer un nœud important de ce réseau à grande distance. Au-delà du seuil de Naurouze, vers l'Atlantique, le site du Cluzel à Toulouse (Labrousse,

1968, 81-82) a livré des importations du premier et second âge du Fer. Situé à 50 km de Castelnaudary, il a également pu correspondre à un site important de ce réseau actif durant tout l'âge du Fer.

III.2.2. La vallée de l'Hérault

Le rôle de l'axe constitué par la vallée de l'Hérault et celle de son principal affluent —la Lergue— est incontestablement moins important que celui de la vallée de l'Aude ou du Rhône. Cependant, les témoignages archéologiques permettent de restituer son tracé jusqu'aux Grands Causses et au delà, par la vallée de l'Aveyron, vers le domaine atlantique. L'Hérault est l'*Arauris* des auteurs anciens (Strabon IV, 1, 6; Pomponius Méla II, 5, 80; Plin III, 4 et Ptolémée II, 10) alors que chez Avienus (*Ora Maritima*, v. 611) il est nommé *Oranus*. Dans son *Histoire naturelle* (III, 4), Plin cite la *Liria* à la suite de l'*Arauris*. Même si ce nom peut être rapproché du *Lirou*, affluent de l'Orb (Ropiot, 1999, 12), j'ai récemment proposé (Garcia et Schneider, 1998, 81-82) d'y voir la Lergue. En effet, elle occupe une vallée qui permet de s'enfoncer davantage à l'intérieur des terres que celle du fleuve. Cette particularité n'avait peut-être pas échappé aux Anciens. *Liria* (pour *Lirca*?) peut être rapproché du nom actuel Lergue (*Lerga* dans le Cartulaire de Gellone en 1008 et *Lirca* dans le Cartulaire de Silvanès au XIIIe s.). La navigation des navires maritimes était possible jusqu'à Bessan et probable jusqu'à la hauteur d'Aumes. Seules et de façon saisonnière, des embarcations légères pouvaient remonter le fleuve jusqu'à l'entrée des gorges, dans le secteur de Saint-Jean-de-Fos. La découverte d'ampoules entières (étrusques et massaliotes) dans le lit de l'Hérault (Garcia, 1995b, 152) est le seul argument que l'on puisse avancer pour évoquer un transport de marchandises sur ce fleuve durant l'âge du Fer.

Le long de cet axe aussi, les sites majeurs semblent régulièrement implantés. *Luteva* qui peut être interprétée comme un relais est située à environ 50 km au nord de la colonie massaliote d'*Agathé* et, respectivement, à 50 km au sud de l'*oppidum* de la Granède (Millau) et à 100 km de *Segudunum*, tous deux en pays rutène (Gruat, 1993 et 1995).

III.2.3. La voie maritime

Les réseaux maritimes qui viennent s'articuler sur l'axe "littoral" ont des origines diverses: phénico-puniques (Gailledrat, 1998) dès le VIIIe s. et jusqu'au VIe s. avant J. C., surtout des Pyrénées à l'Hérault; étrusque aux mêmes périodes en Provence et en Languedoc (Gras, 1985; Py, 1995); phocéens dès le VIIIe s. sur toute la façade méditerranéenne de la Gaule (Morel, 1992), massaliote, à partir de 600 avant J. C. (Bats, 1992), emporitain surtout au deuxième âge du Fer (Sanmartí, 1992), italique enfin, d'abord par l'intermédiaire de *Massalia* puis, sans doute, de façon autonome. La notion même de "réseau" illustre bien la pratique de l'*emporion* (Mele, 1979; Bresson et Rouillard, 1993) dont on sait que, bien souvent, elle ne se déroule pas en ligne directe mais selon

des systèmes d'échanges multiples.

III.2.4. La voie héracléenne

Bien qu'encore mal documentée archéologiquement, mais de mieux en mieux perçue grâce au croisement de données diverses (Salomon, 1996), il convient d'évoquer la "voie héracléenne" nom antique de la piste côtière qui traverse la plus grande partie du territoire ibérique et le relie à l'Italie par les Alpes et le Midi gaulois. Timaios la cite sous ce nom au IVe-IIIe s. avant J. C. ("Il est dit qu'il existe une voie appelée "l'Héracléenne" partant d'Italie qui conduit jusqu'au pays des Celtes, Celtoligures et Iberiens") et il signale: "qu'un Hellène ou un homme y passe, les riverains prennent garde qu'il ne lui arrive aucun mal, car ceux-là en porteraient la peine chez qui le mal serait fait" (Pseudo-Aristote, *De mirac. ausc.*, 85, v. 13). Jusqu'au Rhône c'est probablement cet itinéraire qu'a suivi Hannibal en passant par *Emporion* (Polybe, III, 39, 8), *Illebris* (Tite-Live, XXI, 24, 1), *Ruscino* (Tite-Live, XXI, 24, 5) et Narbonne (Polybe, III, 39, 8): nous aurions là quelques étapes de cet axe de circulation terrestre. Cette piste était probablement plus aménagée qu'on ne le pense, comme le prouve la fouille récente d'un diverticule — daté du milieu de l'âge du Fer— à Marguerittes dans le Gard (Py et Vignaud, 1998).

Le long de ces axes les limites de développement des villes dépendaient alors de la concurrence exercée par d'autres villes pour la possession des ressources, concurrence qui s'opère d'abord par le contrôle des territoires en contiguïté, ensuite par celui des marchés plus lointains, dans des réseaux en connexion.

III.3. Des axes nommés dès la Protohistoire?

Chose surprenante, certains centres urbains préromains —les plus importants et dont les textes nous rapportent le toponyme— ont peut-être emprunté leur nom aux voies de communications (les axes "intérieurs") qu'ils commandaient, voire aux deux axes ("intérieur" et "littoral") qu'ils chevauchaient.

Le premier cas est illustré par Elne-*Illiberis*, *Ruscino* et Narbonne qui ont certainement tiré leur nom du fleuve qu'ils bordaient, c'est à dire de l'axe auquel ils donnaient accès. En effet, le Tech, qui coule aux pieds de l'*oppidum* d'Elne-*Illiberis* est appelé *Illeberis* par Polybe (XXXIV, 10) rapporté par Athénée (VIII, 3332a) ce que reprend Strabon (IV, 1, 6). L'actuelle Têt correspond probablement au *Roskynos* de Polybe (XXXIV, 10), au *Rhoscyneus* d'Avienus (v. 568) et certainement au *Ruscino* de Strabon (IV, 1, 6). Ce petit fleuve constitue une véritable pénétrante à travers les Pyrénées orientales et, dans le Conflent, sa haute vallée n'est séparée que d'une dizaine de kilomètres de la haute vallée du Sègre, principal affluent de l'Ebre. L'*oppidum* le plus important en bordure des étangs est le site de *Ruscino* dont le nom serait un emprunt direct à l'hydronyme. L'Aude est appelée l'*Atax* par Strabon (IV, 1, 6), Plin (II, 10) et Pomponius Méla (II, 5, 81) alors qu'Avienus le nomme *Attagus*. En revanche, selon Athénée (VIII, 332a) Polybe aurait appelé l'Aude le *Narbon*

et Hécaté de Milet (selon Etienne de Byzance) évoque l'ethnique *Narbaioi* qui semble également se rapporter au fleuve et à l'étang (Ropiot, 1999, 10). L'hydronyme *Narbaioi* peut donc dater du VI^e s. avant J. C., moment où les sources d'Avienus parlent de *Narbo-Naro*, la capitale des Elisyques. Pour Henri Guiter (1960, 63), la racine "nar" aurait une base méditerranéenne connue dans la composition d'hydronymes. Le nom de Béziers, le *Baetera* de Strabon (IV, 1, 6), serait quant à lui dérivé de *biterri*, "le bourg de la route" selon Henri Guiter (1963) et Franck Hamlin (1983, 43).

A l'Ouest du Rhône, la seule ville qui n'aurait pas emprunté le nom de l'axe qu'elle commandait serait Agde; l'origine du nom *Agathé* est obscure, peut-être même s'agit-il d'un habillage à la grecque d'un toponyme indigène.

Tous ces éléments ne sont pas sans évoquer les propos de Strabon (*Géographie*, IV, 1, 2) pour qui en Gaule "[...] les rivières sont si heureusement situées l'une par rapport à l'autre que les transports sont aisés d'une mer à l'autre, les cargaisons cheminant sans peine également par les plaines sur une courte distance, mais surtout par les fleuves qu'elles remontent ou descendent [...]". Enfin, on peut également se demander si ces axes structurants du réseau urbain préromain n'ont pas fortement "orienté" la description géographique de l'espace gaulois effectuée par certains auteurs anciens, un peu comme lorsqu'on décrit un paysage, de part et d'autre d'un itinéraire. En effet, les différentes restitutions graphiques de l'espace gaulois dressées à partir des descriptions du livre IV de la *Géographie* de Strabon (Goudineau, 1990) ont mis en lumière des approximations, surtout au niveau des orientations des fleuves et des reliefs. Mais les propos de Strabon (et surtout ses sources pré-augustéennes) ne retrouvent-ils pas plus de cohérence si l'on imagine que la description de l'espace qui est donnée s'organise autour des axes structurant du réseau urbain que nous venons d'évoquer?

III.4. Dynamique et inertie du réseau urbain

La conjonction de ces différents axes forme le réseau urbain protohistorique dont le caractère hiérarchisé (le "poids" de chaque axe et l'importance variable des agglomérations) trahit la dynamique et l'adaptation au contexte économique de la Méditerranée pré-romaine. On peut retirer de ces analyses que les agglomérations agro-pastorales qui ont accédé à un statut de ville-marché (d'*emporion*)⁶, sont logiquement celles qui sur le réseau se trouvaient au noeud d'axes principaux et que plusieurs de celles qui ont eu un rôle de ville-relais sur les axes "intérieurs" ont acquis, peut-être dès l'âge du Fer, un statut et un poids politiques forts. Cette hiérarchie de l'habitat protohistorique, initié dès le VI^e s. avant J. C., semble se renforcer au deuxième âge du Fer. En effet, que ce soit dans l'arrière-pays ou en bordure du littoral, au cours du IV^e s. et au III^e s. avant J. C., on va assister à l'abandon de certains sites et au renforcement de certaines agglomérations. Des habitats qui ne se trouvaient pas à l'em-

bouchure d'une vallée et qui ne dépendaient donc que du réseau littoral seront désertés ou détruits et non réoccupés: Salses dès 400 avant J. C., la Moulinasse et Bessan, au IV^e s., Peyriac-de-Mer vers 250, Pech-Maho vers 200... De telles observations peuvent également être faites pour des sites placés en retrait des réseaux intérieurs comme Mourèze dans la vallée de l'Hérault ou certaines agglomérations des Corbières. Inversement, on assistera alors à l'essor de plusieurs agglomérations comme *Agathé* ou *Emporion*.

IV. RÉSEAU URBAIN ET PRATIQUES ÉCONOMIQUES

IV.1. Activités agricoles

Le critère commun à tout phénomène urbain, celui qui semble même en être à l'origine, est avant tout économique : c'est celui de "non auto-subsistance" (Toynbee, 1972, 19). Il se traduit par la façon de se nourrir —et, plus largement, de consommer— des habitants de l'agglomération qui ne repose pas exclusivement sur des activités agro-pastorales locales⁷ mais passe par des activités commerciales d'échanges et, par la suite, par l'émergence d'un artisanat (Weber, 1982). Paradoxalement, ce passage d'une "économie rurale" vers une "économie urbaine" connaît une intensification de la production agricole ou, du moins, d'un type de production, pour garantir l'approvisionnement du groupe et/ou fournir les termes de l'échange. J'ai récemment présenté lors du colloque de Girona (Garcia à paraître) les liens qui associent le processus d'urbanisation indigène et les systèmes agraires: le système de culture sur abattis-brûlis qui, en Gaule méridionale, était peut-être l'une des bases de l'économie du Bronze final, aurait conduit à une double crise écologique (déforestation, érosion voire la dégradation du climat) et de subsistance qui ne fut surmontée que par l'introduction du système de jachère et culture attelée légère.

Le dégageement de surplus et le stockage des denrées alimentaires ne sont pas du tout la caractéristique de sociétés primitives. Bien au contraire, il est le reflet d'une certaine économie d'échange. Dans les sociétés primitives (acéphales ou à *Big Men*) le stockage s'avère superflu: techniquement possible, il est peu souhaitable économiquement et, du point de vue social, irréalisable. Source de jalousie et de conflits, "le stockage a pour inconvénient d'aviver la contradiction entre richesse et mobilité; de contraindre le camp à se fixer dans une zone qui se trouve bientôt dépouillée de ses ressources alimentaires naturelles" (Sahlins, 1976, 73).

L'essor de la production agricole et du développement des échanges qui marque profondément l'arrière-pays d'*Emporion*⁸, le Roussillon et le Languedoc occidental (Garcia, 1997) à partir du VI^e s. avant J. C. est une étape fondamentale dans la dynamique économique et urbaine car il reflète l'existence d'un réseau urbain indigène et son introduction dans le circuit commercial méditerranéen: un double rapport ville-campagne et monde indigène-monde grec.

IV.2. Commerce et artisanat

IV.2.1. Une organisation commerciale gréco-ibère sous-estimée

Il est communément admis que la spécialisation du travail est dans toutes les sociétés l'étape qui suit un développement agricole significatif. L'augmentation de la production agricole libère une partie de la main d'œuvre indispensable à l'essor urbain, que ce soit pour des productions para-agricoles —l'artisanat du métal et de la céramique en particulier— ou pour des activités de service comme l'organisation du commerce. Ce dernier fait partie intégrante de la ville et, pour les plus importantes, il impliquait la présence d'une classe de marchands spécialisés dans la collecte et la redistribution des vivres, avec son corps de spécialistes adonnés au stockage, au transport, à la comptabilité. En règle générale, ces éléments sont évidemment difficiles à démontrer d'un point de vue archéologique, probablement plus encore pour la Protohistoire méridionale.

En effet, le dossier de l'artisanat et du commerce —pour tant essentiel à une meilleure lecture des composantes sociales et économiques de ces sociétés préromaines— est, par la précarité de la documentation et le poids de partis pris idéologiques, d'un abord difficile. De fait, je vais présenter un état du sujet en essayant de soulever des problèmes plutôt que de répondre trop fermement à ces questions.

Lorsque j'évoque la place des idéologies je fais référence à des points de vue exposés sans débat, qui peuvent être illustrés, par exemple, par le dossier des lames de plomb inscrites. Ce dernier s'alourdit, de jour en jour, de publications, différentes sur des détails mais adoptant toutes, sans le justifier, le même postulat de base: les indigènes ne sont concernés que de façon périphérique par le problème. Or, ces inscriptions commerciales gravées sur lames de plomb —qu'elles soient en étrusque, à Pech-Maho dans l'Aude, et citant pour la première fois le nom de Marseille (*Mataliai*) dans cette langue (Colonna, 1988; Cristofani, 1993) ou en ionien, sur l'autre face de ce même document, mais mentionnant des intermédiaires indigènes dès le deuxième quart du Ve s. avant J. C. (Lejeune *et alii*, 1988) ou bien encore, plus récentes et en ibère, dans la région Narbonne-Béziers (Solier et Barbouteau, 1988)— ou en ibéro-grec à Elne (Lejeune, 1960), sont des pièces importantes du dossier des activités commerciales en Gaule méridionale⁹.

Le plomb inscrit en grec découvert sur l'*oppidum* de Sigeon est un contrat souscrit entre deux marchands, un Ionien (Heroniois) —probable rédacteur et signataire du document— et un autre nommé Kyprios (?). Il mentionne l'achat (ou la location) d'un bateau (*akation*) ou l'achat de sa cargaison et stipule la présence de témoins dont les noms sont d'origine locale —Ibères du Languedoc ou de Catalogne: Basiguerros, Bleruas, Golo.biur, Segedon, Nauaruas et Nalbe (...).n. L'*akation* (ou son contenu) a été acquis chez les Emporitains... ou chez les emporitains. Dans le cadre de mon travail, plus qu'une nuance, il s'agit là d'un point de traduc-

tion important. En effet, le texte original est en capitales et *emporiteion* peut aussi bien désigner "les habitants d'*Emporion*" que "les habitants de l'*emporion*" (...pourquoi pas Pech-Maho?). Or, les chercheurs, presque systématiquement¹⁰, ont adopté la première traduction (Lejeune *et alii*, 1988, 45)¹¹ que privilégiait *Emporion*; certains ont même pu imaginer que le plomb s'était retrouvé par hasard à Pech-Maho. Nous sommes là devant un témoignage flagrant d'une sous-évaluation —a priori— des structures sociales, économiques et urbaines du monde indigène: les témoins indigènes n'ont été choisis qu'en dernier recours, un contrat commercial ne peut être conclu que dans une cité grecque, des aménagements portuaires ne peuvent être imaginés sur un site indigène. Certes, on ne peut apporter d'arguments décisifs pour amender une thèse sensiblement différente (celle d'individus —indigènes et Grecs— concluant un acte commercial sur une ville-marché indigène) mais l'on peut tout de même avancer quelques éléments de réflexion. Même si la mixité ethnique du site d'*Emporion* est attestée tout à la fois par les textes et l'archéologie (Sanmartí, 1992 et 1993), ne peut-on s'étonner de ne voir mentionnés, à titre de témoins, que des noms indigènes? Les structures portuaires d'*Emporion* (Nieto et Raurich, 1998) n'inspireraient-elles à un Grec qu'une périphrase du type "à l'endroit où les *akatia* sont amarrés"? Ce document peut-il être considéré comme découlant d'une logique foncièrement différente de celle des plombs inscrits en ibère? Enfin, de façon certainement plus probante, il convient de rappeler l'hypothèse de Jean Pouilloux (Pouilloux, 1988 et Jean Pouilloux *in*: Lejeune *et alii*, 1988, 49) pour qui le rédacteur du texte n'est qu'un intermédiaire (un *metabolos*) comptable de l'argent versé à l'égard de ses mandants indigènes ce qui l'a conduit à rédiger le procès verbal de toute l'affaire.

Il convient ici d'évoquer la découverte hors de notre aire d'étude, sur le site grec d'*Emporion*, d'une lame de plomb gravée en ionien archaïque et datée de la seconde moitié du VIe s. avant J. C. Elle relate les instructions d'un commerçant demandant à un "confrère" de se déplacer (à nouveau un *metabolos*?) sur un lieu de commerce indigène appelé Saiganthe (*Sagunto*?), où il devra contacter un troisième marchand répondant à un nom indigène: Baspedas (?). A ce dernier, il devra proposer le remorquage d'un bateau et le transport de marchandises; il termine en précisant les conditions (négociables) de ce trafic (Sanmartí et Santiago, 1988; Sanmartí, 1991; Asensio et Sanmartí, 1998).

Bien plus difficile à lire, les textes de lames de plomb en langue ibère découverts à Pech-Maho, de nouveau¹², mais aussi à Gruissan (Aude)¹³ et à Ensérune (Hérault) sont tout de même la preuve de tractations commerciales où des indigènes sont cette fois, pour le moins, les principaux acteurs. Un document de ce type découvert à *Emporion* (Sanmartí, 1988) illustre des pratiques commerciales très probablement effectuées par les indigènes au sein même de la colonie grecque.

L'ensemble de ces documents —pour peut qu'on les expose à une analyse plus ouverte—devrait désormais interdire de jeter un regard pas trop primitiviste sur les activités d'échan-

ÉCONOMIE ET RÉSEAU URBAIN PROTOHISTORIQUES DANS LE NORD-EST DU MONDE IBÉRIQUE
(ROUSSILLON ET LANGUEDOC OCCIDENTAL) (VI-III^e S. AV. J. C.)

ges qui, dans le nord-est du monde ibère, associaient Étrusques, Grecs et Ibères. Ils sont le témoignage que ces échanges, probablement les plus conséquents, faisaient l'objet de contrats écrits. Cela implique (Salviat, 1988, 2) "un droit des contrats, un système juridictionnel, et un contrôle civique" admis par les différents partenaires et pas uniquement par les Grecs. C'est très probable pour les engagements écrits qui font référence à des Grecs et des indigènes, et presque certain pour les textes en ibère, qui —probablement— impliquaient les seuls indigènes. On devrait pouvoir admettre que des indigènes avaient accepté, voire adopté pour leur propres transactions, un système de droit commercial grec. S'agissant de pratiques économiques nouvelles, on admettra facilement cet emprunt mais au prix d'une vision relativement structurée d'au moins une partie des modes d'échanges en milieu protohistorique. Les lieux de découvertes (même si, bien entendu, rien ne prouve que ces documents furent gravés sur ces sites) sont situés en Languedoc occidental, près du littoral, au contact entre les deux réseaux (terrestre et maritime).

La présence de marchands, de courtiers et de redistributeurs sur les comptoirs littoraux peut être également déduite d'un autre type d'inscriptions, celles retrouvées sur certains vases, attiques en particulier. Ainsi, une coupe attique à tige à figures rouges (vers 375-350 avant J. C.) mise au jour à Ensérune porte sous le pied trois graffites ibériques (Catalogue, 1997, 268): *bikilako*, *kelboio* et *okator*. Les mains sont différentes pour chacun. Soit, ce sont les noms des propriétaires successifs, soit un ou plusieurs de ces noms désignent un "redistributeur". La présence de l'inscription *kelboio* sur un pied d'un autre vase attique du IV^e s. avant J. C. découvert à Ullastret en Espagne est un argument en cette faveur (hypothèse formulée par J. de Hoz et P. Rouillard). Certains graffites gallo-grecs ou grecs de la Monédière, gallo-grecs de Martigues, voire étrusques à Lattes pourraient supporter ce type d'analyse.

Les amphores gréco-italiques à *tituli picti* ibériques de Vieille-Toulouse (Haute-Garonne) (Vidal et Magnol, 1983; Lejeune, 1983; Lévêque, 1992, 386) témoignent de pratiques similaires à une période plus récente (première moitié du II^e s. avant J. C.). Ces inscriptions contiennent l'abréviation d'un nom de personne (dans un seul cas il s'agit d'un nom latin écrit en alphabet latin) et une indication numérique complexe; on trouve parfois un nom supplémentaire de personne. Certaines amphores portent des estampilles ou des inscriptions en latin peintes lors d'une étape antérieure à leur arrivée en Gaule. Les noms en ibère pourraient être ceux des redistributeurs indigènes qui ont réceptionné et/ou acheminé les amphores vers le Toulousain.

IV.2.2. Des produits d'activités spécialisées... donc des artisans

Le deuxième dossier qu'il conviendra, dans l'avenir, de présenter différemment est celui de l'artisanat protohistorique en Gaule méridionale. Les productions ont généralement été clairement définies d'un point de vue typo-chronologique et

leur diffusion analysée au mieux, alors que les ateliers sont bien souvent inconnus et la place de l'artisan dans la société indigène minimisée. En effet, les fouilles des habitats n'ont dégagé que très peu d'espaces dont la fonction a été rapprochée d'une activité manufacturière spécialisée. On a donc proposé de voir le plus souvent dans l'*instrumentum* indigène des VI^e-III^e s. avant J.-C. le résultat de productions familiales. Cette situation a été rapprochée du concept de "Mode de Production Domestique", le MPD défini par les anthropologues (Sahlins, 1976; Godelier, 1984).

Durant tout l'âge du Fer, la céramique non tournée, production indigène par excellence, est le type de vaisselle majoritaire, tant dans l'habitat que dans les tombes. Sauf exceptions, ces documents sont effectivement fabriqués au sein même des familles. L'analyse des matériaux de base employés, des techniques utilisées, des formes fabriquées fournit autant d'arguments, parmi d'autres, qui vont dans le sens d'un "Mode de Production Domestique". Cependant, le faciès céramique de l'âge du Fer ne se résume pas à ce type qui existe depuis le début du Néolithique et qui va perdurer pendant l'Antiquité romaine: sa caractéristique réside dans l'association de cette céramique traditionnelle avec la céramique tournée. Dans les régions étudiées, celle-ci est le reflet de l'introduction de techniques allogènes (le tour à céramique, certaines formes de four à sole, la cuisson en atmosphère réductrice...), soit phénico-puniques, soit grecques. Les céramiques tournées les plus anciennes (VIII^e-VII^e s. avant J. C.) sont exclusivement des objets importés (étrusques, phéniciens ou grecs) mais il n'en sera plus de même dès le développement de la phase d'urbanisation indigène: les poteries de ce type seront désormais réalisées sur place et l'on peut regretter que les appellations du type "céramique phocéenne", "céramique grecque d'Occident" ou "céramique ibéro-punique" aient longtemps caché une majorité de productions indigènes dont la part va alors progressivement augmenter.

C'est en premier lieu le cas de la céramique grise monochrome qui a reçu successivement diverses appellations (telles que céramique "phocéenne", "ionio-phocéenne", "grise éolienne"...), faisant référence à l'origine gréco-orientale de la technique de fabrication (céramique à pâte claire tournée avec une argile assez épurée, et cuite en milieu réducteur), d'une partie du répertoire des formes, et de la décoration la plus courante, faite d'ondes horizontales tracées au peigne. S'il est à peu près certain que ce type de céramique a été fabriqué à *Massalia*, dans la région d'Agde et à *Emporion*, et ce dès la première moitié du VI^e s. avant J. C., les analyses typologiques et technologiques montrent que de nombreux ateliers ont également fonctionné dès cette haute époque en milieu indigène, notamment en Languedoc central (région d'Agde et de Pézenas) et occidental (Béziers) ainsi qu'en Roussillon (*Ruscino*). En Gaule, les trois ateliers qui ont été partiellement fouillés —un au Mourre-de-Sève à Sorgues dans le Vaucluse¹⁴, un autre à Aspiran dans l'Hérault (fornilles AFAN dirigées par Annie Pezin) et un dernier dans la ville de Béziers

(Ugolini et Olive, 1987)— sont établis sur des sites non coloniaux. Dès lors, on ne peut que s'interroger sur l'origine de ces potiers: s'agit-il d'artisans grecs installés en milieu indigène, donc près des lieux de consommation, ou d'artisans indigènes formés auprès de Grecs ou empruntant directement des techniques au monde grec? La question paraît a priori insoluble dans l'état actuel des connaissances; cependant, même si la première proposition (celles de Grecs travaillant chez les indigènes) devait être retenue, on ne peut admettre que ces potiers fussent, de génération en génération, remplacés par des artisans de même origine ethnique. On ne peut donc exclure que dans la majorité des cas, la céramique grise monochrome mise au jour sur des habitats indigènes est le résultat d'une production artisanale indigène.

L'appellation prudente "céramique à pâte claire" recouvre des productions grecques d'Occident (notamment Bertucchi *et alii*, 1995) ou phénico-puniques (extrêmement rares dans le Midi de la France) mais également des productions tournées à pâte claire, peintes ou non, influencées par des techniques grecques et/ou phéniciennes, dont la diffusion semble régionale, voire micro-régionale. Ce type pose donc les mêmes problèmes que la céramique grise monochrome quant à la genèse de sa fabrication. Pour le nord-est du monde ibère on évoquera la céramique à pâte claire héraultaise et la céramique ibérique peinte.

La céramique à pâte claire héraultaise (Py, 1993, 204-205) est produite au moins à partir du milieu du IV^e s. avant J. C., probablement dans la moyenne vallée de l'Hérault comme l'indique son aire de diffusion et les proportions, particulièrement élevées, de cette poterie dans la vaisselle de l'*oppidum* de la Ramasse à Clermont-l'Hérault (Garcia, 1993). Les formes traduisent des sources d'inspiration diverses: grecques (coupe à une anse, cratère en cloche...), celtiques (urnes à pied haut, jattes...) et ibérique (pichet...). La céramique ibérique peinte du Languedoc occidental et du Roussillon (Gailledrat, 1997) relève "de sources d'influences diverses (indigènes, phénico-puniques, grecques) cette céramique présente une unité de style indéniable, permettant d'en faire l'un des marqueurs privilégiés de la culture matérielle ibérique" (Py, 1993, 461). Outre les céramiques non tournées et les céramiques tournées fines, il convient d'évoquer les céramiques communes tournées, vases destinés à la préparation et à la cuisson des aliments. "Ces séries produites dans plusieurs ateliers à diffusion locale ou régionale, empruntent des formes simples soit au répertoire indigène (coupes notamment) soit au répertoire méditerranéen" (Py, 1993, 158). Ces céramiques apparaissent dès la première moitié du VI^e s. en Languedoc occidental — notamment dans la région de Narbonne-Béziers—.

Pour la seule activité potière, on notera la diversité des catégories produites, ceci dès une date haute. En fait, les premiers ateliers apparaissent dès le regroupement des populations en agglomérations, dans la première moitié du VI^e s. Les cartes de répartition de chacune de ces productions ne permettent pas de conclure à des officines spécialisées ou au contraire polyvalentes en terme de types, même si cela est parfois

possible dans le cas de Béziers (production de céramiques communes tournées et probablement de céramiques grises monochromes). Nous assistons donc au développement d'un artisanat, de façon généralisée et durable, tant sur des sites du littoral (le plus fréquemment) que sur des sites de l'arrière-pays. Le rythme suivi peut être le même que celui de la dynamique de peuplement: de nombreux ateliers aux VI^e et Ve s., une concentration des lieux de production à partir du IV^e s... Les productions reflètent clairement l'adaptation à des besoins nouveaux: c'est vrai, notamment, pour celles de vases liés au service à boire (coupes, cratères, œnochoés...) —dont les formes sont empruntées au monde méditerranéen—, mais aussi pour celles qui servent au stockage des denrées —*pithoi* et jarres— ou encore la production en série de vases de tradition indigène (urne, coupelle...). Rien dans la forme des vases ne permet d'affirmer que les artisans sont Grecs; bien au contraire, la diversité des productions et les styles décoratifs plaident davantage, à mon sens, pour des mains indigènes.

La métallurgie est un domaine qui laisse peu de place à l'amateurisme. On peut imaginer, pour la réalisation de travaux dépendant d'une activité principale (l'agriculture en particulier) ou domestique (du bricolage en quelque sorte), l'acquisition des techniques de base de la forge, de la réalisation de simples réparations par soudure au cuivre ou au bronze, voire même la fonte du plomb pour de petites pièces (agrafes, poids...). En revanche, la métallurgie extractive (la réduction du minerai, la réalisation des lingots), la réalisation d'objets coulés à la cire perdue, la fabrication d'armes, le travail de chaudronnerie notamment, requièrent un savoir précis des connaissances techniques et un investissement en temps qui, dans le domaine familial, n'a jamais été constaté par les historiens des techniques ou les ethnologues. Les armes en bronze ou en fer, par exemple, fréquentes dans les tombes dès la seconde partie du premier âge du Fer (Nickels *et alii*, 1989, 412 et 456), les boutons coniques en bronze, les bracelets protohistoriques à tige épaisse de différents types, et en divers métaux ou alliages... sont de toute évidence des productions artisanales.

Il en est de même pour des objets en matières composites, souvent des parures, comme les fibules. La présence de branchettes de corail brutes, de déchets de fabrication, voire d'objets finis sur plusieurs habitats languedociens, témoignent d'activités très spécialisées. Pour terminer dans le registre de l'*instrumentum* sur d'autre petits objets, il convient d'évoquer le travail du verre. Au deuxième âge du Fer, les bracelets dits celtiques mais inclassables dans les typologies traditionnelles d'Europe continentale (Feugère, 1992, 154-156 et 164-165) ou, dès le Ve s. avant J. C., "quantité de (...) très petites perles" (Feugère, 1992, 155) mises au jour dans un contexte funéraire (une dizaine de tombes d'Ensérune), sont les résultats du développement d'un artisanat original. D'autres productions pourraient être également abordées comme le tissage, le travail du bois, du cuir ou de la pierre.

ÉCONOMIE ET RÉSEAU URBAIN PROTOHISTORIQUES DANS LE NORD-EST DU MONDE IBÉRIQUE (ROUSSILLON ET LANGUEDOC OCCIDENTAL) (VI-II^e S. AV. J. C.)

V. CONCLUSIONS

Le rôle des vallées comme voies de communication à travers la "Celtique" était déjà bien perçu par les auteurs anciens, du périple des Argonautes à Strabon (Lévêque, 1992, 384-385). Comme nous venons de le voir, le réseau d'habitats protohistoriques du nord-est du monde ibérique s'articule effectivement sur les voies naturelles, fluviales essentiellement. Le long des vallées, la circulation des hommes, des biens et des marchandises participait au bon développement des sites: on évoquera des nécessités internes, comme la pratique probable de la transhumance, la diffusion de certains produits vers l'arrière-pays (le sel par exemple) ou vers le littoral (les métaux) mais aussi (surtout) les liens avec le commerce méditerranéen, comme l'approvisionnement en produits manufacturés (en priorité le vin) ou la diffusion des produits locaux (céréales en particulier). S'il ne faut pas surévaluer le volume des marchandises transportées¹⁵, on ne peut que souligner le caractère constant et globalement régulier de ce trafic durant l'âge du Fer. On peut en outre imaginer que ce flux d'hommes et de biens a permis l'établissement ou le maintien de liens ethniques, politiques, et/ou religieux. Ce sont également ces axes structurants du réseau urbain, leur évolution et leur adaptation aux activités commerciales méditerranéennes, qui ont, en grande partie, accéléré la hiérarchisation urbaine de ces régions.

Les agglomérations principales correspondent à certains sites côtiers placés sur un noeud d'axes structurants qui se sont progressivement libérés de la dépendance écologique locale et ont acquis un rôle de marché. Les sites placés sur un seul axe peuvent être qualifiés "d'agglomérations secondaires"; leur économie demeure, pendant tout l'âge du Fer, essentiellement agro-pastorale. Certains d'entre eux ont cependant acquis un poids économique et administratif en tant que site relais. Le réseau urbain protohistoriques reflète bien les différentes articulations et interactions que l'on peut percevoir dans l'analyse de la genèse des formes du paysage.

NOTES

¹ Pour ce dernier cas, des exemples sont connus dans les Corbières ou la Montagne Noire (Rancoule, 1994).

² Pour *Emporion* cf. le bilan présenté par Rosa Plana (Plana, 1994), pour Béziers et Agde cf. Garcia, 1995; des enquêtes sont en cours pour Salses, Pech Maho ou Montlaurès.

³ Les kilométrages fournis sont calculées en ligne droite: il s'agit d'évoquer des distances et non pas de livrer un tableau précis qui devrait tenir compte de trop nombreux paramètres invérifiables.

⁴ Ce type de constat n'est pas propre au Midi de la France: il suffira de rappeler pour mémoire les propositions de Pierre Cintas (1970) sur la localisation des échelles puniques ("la loi de 30 km") sur les côtes du Maghreb antique.

⁵ Patrice Pomey (1997, 33-35) —d'après sur Hérodote (IV, 95-96)— évalue le parcours moyen d'un bateau, par journée de 18 heu-

res, à environ 700 stades.

⁶ Le mot grec *emporion*, auquel on a largement recours revêt en fait des définitions —antiques et contemporaines— multiples (Bresson et Rouillard, 1993; Gras, 1993, 104-105); les termes de ville-marché ou de comptoir (voire d'échelle...) me semblent peut-être plus appropriés; le concept de "*ports of trade*" de Polanyi est somme toute aujourd'hui un brin désuet et surtout déformé par rapport à sa définition initiale.

⁷ À la lecture des propos du géographe Max Derruau on mesurera toute la difficulté d'analyse d'un tel concept: "On en vient donc à une définition [de la ville] qui combine une certaine taille et des activités non agricoles (...). Il serait absurde de chercher à chiffrer la taille minima. Il est tout aussi difficile d'indiquer à partir de quelle proportion de population non agricole une agglomération devient une ville" (Derruau, 1963, 464).

⁸ Dans cette région on connaît des aires d'ensilage de plusieurs centaines de silos datés des IV-III^e s. avant J. C. (Adroher *et al.*, 1993; Alonso, 1999; Pons, 1997). Voir aussi l'analyse sur la production et le commerce des céréales proposée par Francisco Gracia Alonso (1995). L'hypothèse d'un lien associant ces productions céréalières régionales et le commerce méditerranéen —notamment grec— a été émise depuis plusieurs années (Martin i Ortega, 1982; Sanmartí, 1992, 354-36; Rouillard, 1991, 213-214).

⁹ Sauf mention contraire, les résumés que je donne du contenu de ces lettres ne font mention que des parties de traductions ne posant guère de problèmes de lecture et d'interprétation.

¹⁰ A ma connaissance la seule interprétation différente est celle de Danièle et Yves Roman (1997, 252) pour qui "l'*emporion* n'est autre que Narbonne et le fleuve l'Aude [...]. De toute manière, même si l'embarcation a été achetée en Espagne, il est clair qu'elle servait au transport des marchandises sur de courtes distances; c'est-à-dire à partir de l'*emporion* majeur de Narbonne en direction de points de commerce secondaires que l'on peut envisager comme non ouverts aux Grecs ou accessibles dans des conditions différentes, par exemple La Monédière à Bessan (Hérault) ou Lattes (Hérault)".

¹¹ Dans l'introduction même du volume de la *Revue Archéologique de Narbonnaise* qui présentait ce document François Salviat (1988, 1 et 2) résumait ainsi la traduction "Dans le texte de Sigeon, l'achat concerne essentiellement, l.1, un bateau, de taille moyenne (*akation*) et l'affaire est conclue à *Emporion* "sur le fleuve", c'est-à-dire dans le port. [...] les six témoins sur le plomb de Sigeon —des notables d'*Emporion* encore— portent des noms ibères".

¹² Cinq lamelles de plomb inscrites en ibère on déjà été publiées par Yves Solier (Solier, 1979; Solier et Barbouteau, 1988) dont quatre sont, pour l'auteur, des lettres ou des contrats en rapport avec l'activité commerciale.

¹³ Cet objet proviendrait d'une épave selon Yves Solier (Solier et Barbouteau, 1988, 85-89).

Un exemplaire de lettre commerciale en plomb inscrite en ibère sur chacun de ces deux sites (Solier et Barbouteau, 1988).

¹⁴ Fouilles inédites de Charlettes Pradelle.

¹⁵ Les tentatives de quantification réalisées par exemple la consommation de vin grec sur les sites de l'arrière-pays donne des chiffres extrêmement bas. Durant tout le IV^e s. avant J. C. le contenu de

3380 amphores massaliotes aurait été bu à Lattes pour uniquement celui de 70 amphores à Roque de Viou et de 157 pour Le Marduel... (M. Py, In: *Lattara 1999*).

BIBLIOGRAPHIE

- ADROHER, A.; PONS, E.; RUIZ DE ARBULO, J., 1993: El yacimiento de Mas Castellar de Pontós y el comercio de cereal ibérico por parte de *Emporion* y Rhode (s. IV-s.II a C). *Archivo Español de Arqueología*, 66, Madrid, 31-70.
- ALONSO, N., 1999: *Agricultura a la plana occidental catalana durant la protohistoria*. Monographie d'Archéologie Méditerranéenne, Lattes.
- ASENSIO, D.; SANMARTÍ, J., 1998: Consideracions metodològiques en relació a l'estudi de les activitats comercials en època protohistòrica. *Comerç i vies de comunicació (1000 a C.-700 d C.)*, XI Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà, Puigcerdà, 17-32
- BATS, M., 1992: Marseille, les colonies massaliètes et les relais indigènes dans le trafic le long du littoral gaulois (VIe-Ier s. av. J. C.). *Marseille grecque et la Gaule*, Collection Études Massaliètes, Aix-en-Provence, 263-278.
- BERTUCCHI, G.; GANTES, L. Fr.; TREZINY, H., 1995: Un atelier de coupes "ioniennes" à Marseille. *Sur les pas des Grecs en Occident*, Collection Études Massaliètes, 4, Aix-en-Provence 367-371.
- BÖKÖNYI, S., 1995: Élevage et chasse. *Le bel âge du Bronze en Hongrie*, Mont-Beuvray, 69-72 (Catalogue d'exposition).
- BRESSON, A.; ROUILLARD, P. (éd.), 1993: *L'Emporion*. Boccard, Paris.
- CASSON, L., 1971: *Ships and Seamanship in the Ancient World*. Princeton, PUP.
- CATALOGUE 1997: *Les Ibères*. Le Seuil, Paris (catalogue de l'exposition de Paris, Barcelone et Bonn).
- CINTAS, P., 1970: *Manuel d'archéologie punique* I. Picard, Paris.
- COLONNA, G., 1988: L'iscrizione etrusca del piombo di Linguadoca. *Scienze dell'Antiquità*, 547-555.
- CRISTOFANI, M., 1993: Il testo di Pech Maho, Aleria ei traffici del V secolo A. C. *Mélanges de l'École Française de Rome, Antiquité*, Paris, 833-845.
- DERRUAU, M., 1963: *Précis de géographie humaine*. Armand-Colin, Paris.
- FEUGÈRE, M., 1992: Le verre préromain en Gaule méridionale: acquis récent et questions ouvertes. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 25, Paris, 151-176.
- GAILLEDROT, E., 1997: *Les Ibères de l'Ebre à l'Hérault*. Monographie d'Archéologie Méditerranéenne, 1, Lattes.
- GARCIA, D., 1990: La diffusion des amphores massaliètes vers le Massif Central (vallée de l'Hérault et département de l'Aveyron). *Les amphores de Marseille grecque (Actes table ronde de Lattes, 1989)*, Collection Études Massaliètes, 2, Lattes, 111-117.
- GARCIA, D., 1993: *Entre Ibères et Ligures. Moyenne vallée de l'Hérault et Lodévois protohistoriques*. Suppl. 26 à la Revue Archéologique de Narbonnaise, Paris.
- GARCIA, D., 1995: Agglomérations et territoires aux Ve-IVe s. av. n. è. dans l'interfluve Aude-Hérault: proposition d'analyse. *Cité et territoire, Colloque européen (Béziers les 14-16 octobre 1994)*, M. Clavel-Lévêque et R. Plana-Mallart éd, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 565, 175-186.
- GARCIA, D., 1995b: Le territoire d'Agde grecque et l'occupation du sol en Languedoc central durant l'âge du Fer. *Collection Études Massaliètes*, 4, Aix-en-Provence, 137-168.
- GARCIA, D., 1997: Les structures de conservation des céréales en méditerranée nord-occidentale au premier millénaire avant J. C.: innovations techniques et rôle économique. *Techniques et économie antiques et médiévales: Le Temps de l'innovation*. Actes du colloque d'Aix-en-Provence (21-23 mai 1996), Errance, Paris, 88-95.
- GARCIA, D., 2000: Processus d'urbanisation protohistorique en Gaule méridionale. *Dossier d'habilitation à diriger les recherches*, 3 volumes, Aix-en-Provence.
- GARCIA, D., à paraître: Sistemas agrarios, cultivo de los cereales y urbanización en Galia meridional (s. VIII-IV a.C.). *Actes du XXIIe Colloque International pour l'Etude de l'Age du Fer, Gérone, Espagne (1998)*, Serie Monogràfica del Museu d'Arqueologia de Girona.
- GARCIA, D.; SCHNEIDER, L., 1998: Un pays languedocien: Lodève et le Lodévois de la fin de l'âge du Bronze à la fin du haut Moyen Age. Acquis des connaissances. *Le Lodévois, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, 31-107 (Carte archéologique de la Gaule, 34-1).
- GASCO, J., à paraître: Lieux et modes de production à la fin de l'âge du Bronze et au début du premier âge du Fer en Languedoc. *Actes du colloque de l'AFEAF à Gérone (mai, 1998)*, Serie Monogràfica del Museu d'Arqueologia de Girona.
- GODELIER, M., 1984: *Un domaine contesté: l'anthropologie économique*. Mouton, Paris.
- GOUDINEAU, Chr., 1990: Les provinces de Gaule: problèmes d'histoire et de géographie. *Mélanges Pierre Lévêque*, vol. 5, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Besançon, 161-170.
- GRACIA, F., 1995: Producción y comercio de cereal en el N. E. de la península ibérica entre los siglos VI-II A.C. *Pyrenae*, 26, Barcelona, 91-113.
- GRAS, M., 1985: Aspects de l'économie maritime étrusque. *Ktéma*, 1, Strasbourg, 149-159.
- GRAS, M., 1993: Pour une Méditerranée des emporia. *L'Emporion*, Boccard, Paris, 103-112.
- GRUAT, Ph., dir. 1993: *Échanges, Circulation d'objets et commerce en Rouergue de la Préhistoire au Moyen Age*. Musée archéologique de Montrozier, guide d'archéologie n.° 2, Montrozier.
- GRUAT, Ph., 1995: Rodez gaulois, aux origines de la capitale du Rouergue. *Dix ans d'archéologie en Aveyron, Recherches et découvertes. Musée archéologique de Montrozier, guide d'archéologie*, n.° 3, Montrozier, 183-196.
- GUITER, H., 1960: Narbo-Narbona. *Actes du XXXIVe congrès de la Féd. Hist. du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, Narbonne, 57.
- GUITER, H., 1963: Le nom antique de Béziers. *Actes du XXXVIe congrès de la Féd. Hist. du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, Montpellier, 147-151
- HAMLIN, Fr. R., 1983: *Les noms de lieux du département de l'Hérault. Nouveau dictionnaire topographique et étymologique*. Centre d'Etudes Occitanes éd., Montpellier.
- LABROUSSE, M., 1968: *Toulouse antique des origines à l'établissement des wisigoths*. De Boccard, Paris.
- LEJEUNE, M., 1960: À propos d'un plomb inscrit d'Elne. *Revue des Études Anciennes*, 62, 62-79.
- LEJEUNE, M., 1983: Vieille-Toulouse et la métrologie ibérique. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, XVI, Paris, 29-37.
- LEJEUNE, M.; POUILLOUX, J.; SOLIER, Y., 1988: Étrusque et ionien archaïques sur un plomb de Pech-Maho (Aude). *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 21, Paris, 19-60.
- LEVÊQUE, P., 1992: Les populations indigènes de la Gaule et les Grecs. *Marseille grecque et la Gaule*, Collection Études massa-

ÉCONOMIE ET RÉSEAU URBAIN PROTOHISTORIQUES DANS LE NORD-EST DU MONDE IBÉRIQUE
(ROUSSILLON ET LANGUEDOC OCCIDENTAL) (VI-II^e S. AV. J. C.)

- liètes, 3, Aix-en-Provence, 383-388.
- MARTÍN I ORTEGA, A., 1982: Aportació de les excavacions de Roses a l'estudi del comerç massaliota a l'Alt empordà, en els segles IV-III a.C. *Cypsela* IV, Gérone, 113-122.
- MAZOYER, M.; ROUDART, L., 1997: *Histoire des agricultures du monde. Du Néolithique à la crise contemporaine*. Le Seuil, Paris.
- MELE, A., 1979: *Il Commercio fenicio in Omero. Prexis ed Emporie*. Naples.
- MOREL, J. P., 1992: Marseille dans la colonisation phocéenne. *Marseille grecque et la Gaule*, Collection *Études massaliètes*, 3, Aix-en-Provence, 15-25.
- MORET, P., 1996: *Les fortifications ibériques de la fin de l'âge du Bronze à la conquête romaine*. Collection de la Casa de Velázquez, 56, Madrid.
- NICKELS, A.; MARCHAND, G.; SCHWALLER, M., 1989: *Agde. La nécropole du premier âge du Fer*. Suppl. à la Revue Archéologique de Narbonnaise, 19, Paris.
- NIETO, X.; RAURICH, X., 1998: La infraestructura portuaria emporitana. *Actas de las III Jornadas de Arqueología Subacuática*, València, 55-76.
- PASSELAC, M., 1994: Castelnaudary: Sostomagus. *L'Aude des origines*, Archéologie en terre d'Aude éd., Carcassonne, 140-141.
- PASSELAC, M.; RANCOULE, G.; SOLIER, Y., 1990: La diffusion des amphores massaliètes en Languedoc occidental et sur l'axe Aude-Garonne et ses abords. *Les amphores de Marseille grecque (Actes table ronde de Lattes, 1989)*, Collection *Études massaliètes*, 2, Aix-en-Provence, 131-154.
- PLANA, R., 1994: *La chôra d'Emporion*. Besançon, Centre d'études anciennes.
- POMEY, P., 1997: *La navigation antique en Méditerranée*. Aix-en-Provence, Edisud.
- PONS, E., 1997: Les silos. *Les Ibères*. Le Seuil, Paris, 104-105 (catalogue de l'exposition de Paris, Barcelone et Bonn).
- POUILLOUX, J., 1988: Un agent commercial souvent ignoré: le *métabolos*. *Cahiers d'Histoire*.
- PUMAIN, D., 1997: Espace et temps dans les systèmes de peuplement. *Actes du Colloque Les temps de l'environnement*, GEODE/CNRS éd., Toulouse, 345-352.
- PY, M., 1995: Les Étrusques, les Grecs et la fondation de Lattes. *Sur les pas des Grecs en Occident*, Collection *Études Massaliètes*, 4, Aix-en-Provence, 261-276.
- PY, M., dir 1993: *Dicocer. Dictionnaire des céramiques antiques (VII^e s. av. n. è.-VII^e s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, languedoc, Ampurdan)*. Lattara, 6.
- PY, M., 1999: La cité de Lattara dans le contexte économique et politique du IV^e siècle. *Lattara*, 12, Lattes, 641-650.
- PY, M.; VIGNAUD, A., 1998: Voie et habitat protohistoriques de Peyrouse à Marguerittes (Gard). *Documents d'Archéologie Méridionale*, 21, 181-198.
- RANCOULE, G., 1994: Les exploitations minières antiques. *L'Aude des origines*, Archéologie en terre d'Aude éd., Carcassonne, 113-116.
- REYMOND, H., 1981: Une problématique théorique. *Problématiques de la géographie*. Paris, PUF.
- ROMAN, Y., 1983: *De Narbonne à Bordeaux. Un axe économique au I^{er} s. av. J. C.* PUL, Lyon.
- ROMAN, D., et Y., 1997: *Histoire de la Gaule. VI^e siècle av. J. C.-I^{er} siècle ap. J. C.* Fayard, Paris.
- RONCAYOLO, M., 1997: *La ville et ses territoires*. Folio, Collection Essai, Paris.
- ROPIOT, V., 1999: *Les voies d'eau en Languedoc occidental et en Roussillon protohistoriques*. Université Paul-Valéry, (Mémoire de D. E. A. sous la direction du Professeur Chr. Llinas), Montpellier.
- ROUILLARD, P., 1991: *Les Grecs et la Péninsule ibérique du VIII^e au IV^e siècle avant Jésus-Christ*. De Boccard, Paris.
- SALOMON, M., 1996: De la *Via Héracléa* à la *Via Domitia*. *Archéologie en Languedoc*, 20-2, 99-108.
- SALVIAT, Fr., 1988: Tablettes de plomb inscrites à Emporion et à Sigean. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 21, Paris, 1-2.
- SAHLINS, M., 1976: *Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*. Galimard, Paris.
- SANMARTÍ, E., 1988: Una carta en lengua ibérica, escrita sobre plomo, procedente de Emporion. *Revue d'Archéologie de Narbonnaise*, 21, Paris, 95-113.
- SANMARTÍ, E., 1991: Una carta comercial hallada en Emporion. *Saguntum y el mar*, Valencia, 16-18.
- SANMARTÍ, E., 1992: Massalia et Emporion: une origine commune, deux destins différents. *Marseille grecque et la Gaule*, Collection *Études massaliètes*, 3, Aix-en-Provence, 27-44.
- SANMARTÍ, E., 1993: Grecs et Ibères à Emporion. Notes sur la population indigène de l'Empordà et des territoires limitrophes. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 16, 19-25.
- SANMARTÍ, E.; SANTIAGO, R. A., 1988: La lettre grecque d'Emporion et son contexte archéologique. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 21, Paris, 3-17.
- SEGUIER, J. M.; VIDAL, M., 1992: Les rapports commerciaux le long de l'axe Aude-Garonne aux Ages du fer. *Marseille grecque et la Gaule*. Collection *Études massaliètes*, 3, Paris, 431-444.
- SOLIER, Y., 1979: Découverte d'inscriptions sur plombs, en écriture ibérique dans un entrepôt de Pech Maho (Sigean). *Revue Archéologique de Narbonnaise*, XII, Paris, 655-123.
- SOLIER, Y.; BARBOUTEAU, H., 1988: Découverte de nouveaux plombs, inscrits en ibère, dans la région de Narbonne. *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 21, Paris, 61-94.
- TOYNBEE, A., 1972: *Les villes dans l'histoire*. Payot, Paris.
- UGOLINI, D.; OLIVE, Chr., 1987: Un four de potier du Ve s. av. J. C. à Béziers, Place de la Madeleine. *Gallia*, 454, Paris, 13-28.
- VIDAL, M.; MAGNOL, J. P., 1983: Les inscriptions peintes en caractères ibériques de Vieille-Toulouse (Haute-Garonne). *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 16, Paris, 1-28.
- WEBER, M., 1982: *La ville*. Aubier-Montaigne, Paris (Trad. de l'ouvrage de 1921).